

istence de cette sinistre association de bandits, j'ajouterai qu'il ne se passe presque pas un jour sans qu'ils accomplissent quelque nouvel et sanglant exploit. Le crime de cette nuit est un de leurs actes habituels, seulement ils ne s'étaient pas encore approchés de cette partie de l'Allemagne. Me voici prévenu, je me tiendrai sur mes gardes, et si les misérables s'attaquaient au château de Kergen, ils y trouveraient une résistance à laquelle, sans doute, ils sont loin de s'attendre.

—S'attaquer au château de Kergen . . . —répéta Denis,—ils n'oseraient.

—Ah ! répondit le baron Réginald,—je souhaiterais presque qu'ils le fissent !

—Pourquoi donc ?

—Pour voir face à face cette poignée de bandits qui font trembler l'Allemagne, et devant lesquels, je vous jure, le vieux gentilhomme qui vous parle ne reculerait pas.

—Baron, — s'écria Denis, — vous pouvez, le cas échéant, compter sur un bon coup d'épaulé de ma part !

—Et pardieu, j'y compte aussi ! A nous deux, chevalier, je crois que nous aurions raison, sans trop de peine, de ces mystérieux héros du crime et de la nuit.

—Etranges héros ! . . . —répéta le jeune homme,—comment donc se fait-il que la police allemande n'en ait pas fini avec eux depuis longtemps ?

—Parce que, je vous le répète, ils sont invisibles et insaisissables comme de véritables esprits de ténèbres . . . seulement, sur leur passage, ils laissent une trace de sang.

Après un instant de silence, Denis demanda.

—Comment m'avez-vous dit, baron, que se nommait ce banquier juif dont vous me parliez tout à l'heure ?

—Van Cloët.

—Est-il de ce pays ?

—Il habite habituellement Cologne, je croyais vous l'avoir dit aussi . . .

—Et vous le connaissez personnellement ?

—Oui, et beaucoup. Van Cloët est mon banquier, et c'est de sa propre bouche que je tiens les détails que je vous donnais il n'y a qu'un instant.

—Vient-il quelquefois vous rendre visite en votre château de Kergen ?

—Toutes les fois que ses affaires l'amènent dans ce pays, il lui arrive souvent de passer deux ou trois jours avec nous.

—L'attendez-vous prochainement ?

—Oh ! je ne pense pas qu'il vienne de sitôt . . . j'ai oui dire qu'il était en ce moment en France, à Paris.

Denis interrompit ses questions, dont le baron aurait pu s'étonner si elles s'étaient prolongées plus longtemps.

Les deux interlocuteurs venaient de tourner la colline qui se trouvait entre la maison incendiée et le parc du château.

—Ah ! murmura Réginald, — mon cœur se brise quand je pense au désespoir de cette malheureuse Roschen . . .

—A-t-elle d'autres parents ? — demanda Denis.

—Aucun.

—Quelques ressources ?

—Pas la moindre. Son père n'avait d'autre fortune que la maison qui est brûlée et l'argent qui a été cause de sa mort, et qu'il prêtait, à intérêts, aux paysans des environs.

—Mais, alors, que va donc devenir cette pauvre enfant ?

—Ah ! quant à cela, n'en soyez pas inquiet : je la garderai au château, où elle deviendra la compagne et la première femme de chambre de mes filles.

Les chevaux ne tardèrent point à s'arrêter devant le perron du château.

Roschen n'était plus là. Marguerite et Mina l'avaient fait monter dans leur chambre et s'efforçaient sinon de la consoler, au moins de lui rendre un peu de calme et de modérer la déchirante expression de son désespoir.

Le baron et Denis regagnèrent leurs appartements et se mirent au lit.

Mais il fut impossible au jeune homme de fermer l'œil pendant bien des heures. Malgré lui, toutes sortes de prévisions funestes se présentaient à son esprit.

Il ne pouvait douter que les chevaliers du poignard, commandés par Roncevaux, ne fussent les auteurs de l'assassinat de Ritter et de l'incendie de sa maison, et il maudissait la fatalité qui avait amené aussi près de lui ces hommes qu'il avait un tel intérêt à voir éloignés en ce moment.

— Certes, — ajoutait Denis avec une terreur superstitieuse, — le hasard est contre moi ! Si le malheur veut que les chevaliers du poignard viennent attaquer ce château et me reconnaissent, tout est perdu ! . . . Adieu mes beaux rêves ! adieu mes douces espérances ! Comment conjurer ce malheur.

Denis cherchait, et ne trouvait rien.

Cela dura jusqu'au matin.

Enfin, au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient à l'orient, un sommeil qui se prolongea pendant deux ou trois heures vint fermer les yeux de notre héros.

Quand il se réveilla, la fièvre de son sang et de ses pensées s'était un peu calmée, et il se sentait moins disposé à douter de l'avenir et de sa bonne étoile.

Et, tout en sautant en bas de son lit, il murmurait cette phrase que nous lui avons entendu répéter plus d'une fois :

—Le diable me protégera ? ne suis-je pas donné au diable ?

Ce même jour, le baron de Kergen, ainsi qu'il en avait formé le projet la nuit précédente, entreprit une sorte d'enquête, dont le but était de découvrir la retraite des assassins incendiaires.

Cette enquête n'amena absolument aucun résultat.

Un ruisseau rapide, mais sans profondeur, circulait à quelques centaines de pas du théâtre du crime.

Les bandits, avec cet instinct merveilleux que l'Américain Cooper prête à ses Mohicans, avaient fait entrer leurs chevaux dans le lit de ce ruisseau, de façon à ce qu'il devint complètement impossible de les suivre à la trace.

—Voilà des gens bien habiles et bien redoutables ! — s'écria le baron, quand il se fut aperçu de la circonstance que nous venons de mentionner.

—Allons, — pensa Denis de son côté, — les chevaliers du poignard sont commandés de main de maître, et Roncevaux deviendrait un grand homme si je ne l'arrêtais en route !

Le soir du même jour, Marguerite et Denis se rencontrèrent dans une des allées les plus solitaires du parc.

—Nous savons que les deux jeunes gens s'aimaient, mais qu'ils ne se l'étaient jamais dit.

Marguerite, comme toutes les jeunes filles dont l'amour s'unit à une ignorance complète du danger et à une chasteté absolue, était étrangère à toute prudence ridicule.

Elle ne hâta donc pas le pas en voyant Denis s'approcher d'elle, et elle n'eût seulement point la pensée de l'éviter.

Seulement son cœur battit plus vite et une légère teinte rose vint colorer ses joues veloutées.

Marguerite et Denis essayèrent d'échanger quelques paroles banales. Mais ces paroles que leurs lèvres seules murmuraient, résonnaient faux à leurs oreilles et formaient une discordance étrange avec ce qui se passait dans leur cœur. Au bout d'un instant, tous deux se turent, et ils continuèrent à marcher à côté l'un de l'autre, lentement et en silence.

Ce silence était rempli d'une émotion charmante et d'un trouble délicieux. Sans échanger un seul mot, ces deux amoureux se comprenaient.

—Mademoiselle, — dit enfin Denis d'une voix légèrement tremblante, — vous souvenez-vous de notre première entrevue, sur le sommet du mont Elster ?

—Comment pouvez-vous me le demander ? — murmura la jeune fille.

—Avec cette grâce adorable qui est dans tout ce que vous faites, vous m'engagiez à venir au château de Kergen.

—Et vous résistiez à mes prières.

—A vos prières et aux vœux de mon cœur.

—Et pourquoi cette résistance ? Je ne l'ai jamais comprise, monsieur Raoul.

—Peut-être était-ce un pressentiment.

(A continuer.)

Montréal, 24 Décembre 1890. J. G. LAVIOLETTE, Ecr, M. D. *Cher Monsieur.* — Votre Sirop de Térébenthine nous a guéris, mon fils et moi, d'un rhume que nous avons depuis plusieurs semaines. Deux bouteilles ont suffi. Je me fais un devoir de le recommander au public. Votre obéissant serviteur, H. A. BRAULT, manchonnier de la maison C. Desjardins & Cie, 1537 rue Ste-Catherine.

Montréal, Novembre 1891. — Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une toux opiniâtre, accompagnée de picotements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la consommation de la gorge. Je suis maintenant parfaitement bien et je dois ma guérison au *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25 cents chaque. — FÉLIX SAUVAGEAU, entrepreneur-menuisier, No 179½ rue Saint-Antoine.

Montréal, Décembre 1891. — Je souffrais, depuis plus d'un an, d'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration abondante et de mauvaise apparence, de transpirations la nuit, de points ou douleurs à la poitrine, d'un affaiblissement et d'un dépérissement général et progressif qui me faisait redouter la consommation. J'ai pris plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Je suis maintenant parfaitement bien, au grand étonnement de mes amis et déclare avoir été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. J'en ai pris cinq flacons de 50 cents. Je recommande ce précieux sirop à ceux qui toussent et se croient en consommation. — W. DASTROUS, No 90 rue Saint-Antoine.